

« Dieu, Charlie, Personne »

Quelles représentations, quelles dénominations pour les dieux et prophètes des trois grands monothéismes de la souche abrahamique, le christianisme, l'islam et le judaïsme ? Le philosophe **Jean-Luc Nancy** propose ici « *un guide élémentaire à l'usage de tous en régime de laïcité, de pluralité confessionnelle et de pensée déliée* ».

On voudrait proposer non le modèle mais l'idée directrice, discutable et transformable, d'un guide élémentaire à l'usage de tous en régime de laïcité, de pluralité confessionnelle et de pensée déliée.

« Bénis sois-tu, Personne » : ce vers de Paul Celan apparaît dans son poème *Psaume*. La formule, comme une large partie du poème, est imitée du phrasé des Psaumes de David (bénis sois-tu, ou loué sois-tu Seigneur). Comme bien des commentateurs l'ont souligné, et comme cela ne peut qu'être clair à quiconque pénètre l'esprit du « monothéisme », loin d'être blasphématoire ou « athée », cette formule énonce la plus profonde vérité que déclinent les trois grandes religions de la souche abrahamique (et que, sur un tout autre registre, décline aussi le bouddhisme). A savoir : Dieu n'est pas « quelqu'un ».

Quand on dit « je suis X » (par exemple « Charlie ») on se désigne sous un nom qui renvoie à une personne précise. Beaucoup peuvent porter le même nom mais chacun le spécifie par un ou plusieurs autres noms (nom de famille, parfois de région, de métier...). « Quelqu'un », une personne, c'est une existence concrète, repérable dans le monde même si elle ne peut être réduite à aucune espèce de pure et simple « identité ».

Il y a des religions dont les dieux ont des noms propres car ils sont plusieurs (parfois très nombreux) et chacun a un mode de présence particulier, avec des fonctions particulières. Chacun peut donc aussi avoir sa figure propre qui le distingue. Ce ne sont pas des personnes, ce sont des présences figurées qui vivent de la vie que leur prêtent les personnes qui les prient, qui accomplissent leurs rites.

Le nom « Dieu » n'est pas le nom d'une telle figure. C'est la raison pour laquelle le « dieu » unique du monothéisme dans toutes ses versions ne peut pas être représenté. Les images de Dieu ne sont pas d'abord interdites : elles sont avant tout impossibles. Même là où elles ne sont pas formellement interdites, les fidèles savent bien que ces images ne sont pas Dieu (cela vaut même lorsqu'on accorde aux images une valeur sacrée, comme pour les icônes du christianisme qu'on nomme orthodoxe). « Dieu » n'est que le nom commun – dieu, un dieu – employé pour signaler, plutôt que pour désigner, ce qui échappe à tout nom, ce qui est innommable.

Chacune des versions du monothéisme indique à sa manière cette innommabilité. Pour les Juifs, Dieu a un nom qui ne peut pas être prononcé. Pour les chrétiens, il a cette espèce de nom par défaut ou de défaut de nom propre qu'est le nom commun « dieu » (en ancien latin, la lumière du ciel, le jour). Pour l'islam, Dieu a une multitude de noms qui nomment ses qualités et une tradition souvent invoquée lui en reconnaît 99 en précisant que le centième doit rester inconnu. Le nom *Allah*, qui transforme une dénomination plus ancienne, désigne l'infini éloignement du nom véritable.

Il y a là un trait commun très profond des monothéismes : le trait qui fait que l'affirmation d'un dieu unique est bien moins arithmétique que symbolique. Le dieu unique est le dieu dont l'unicité échappe à toute espèce de repérage, de détermination et d'identification. Comme l'affirme le Coran, il est « l'Impénétrable » et « nul n'est égal à lui » (sourate 112). Si nul ne lui est égal, il n'est même pas égal à « un » en aucune des valeurs que

nous pouvons donner à l'unité et à l'unicité. Pour se limiter à un exemple : dire qu'il est « seul » n'aurait pas plus de sens que de dire qu'il est avec tous et avec toutes.

Il n'est donc pas possible ni de comprendre, ni d'identifier d'aucune manière ce dieu qui ne peut être comparé à aucun dieu. Il est seulement possible de l'adorer, si on le veut, de la manière qu'on jugera la moins imparfaite. On peut d'ailleurs penser que la division du monothéisme en plusieurs grandes branches – au moins trois, mais chacune se divise à son tour – n'est pas autre chose que la distribution des possibilités, des chances offertes par l'ouverture d'un rapport. Distribution selon des moments, des lieux, des langues, des évolutions toujours en train de renouveler les modes de l'adoration.

Celle-ci ne signifie pas l'adulation ni l'asservissement de l'idolâtrie. Elle désigne exactement le contraire.

Un des traits majeurs des monothéismes est le rejet des « idoles » (c'est-à-dire, en grec, des images au sens d'apparences, visions, fantômes). Il est tout simplement impensable d'imaginer ce qui n'a aucun rapport avec aucune espèce de présence ni de représentation. Tout au plus peut-on, selon un mot de Montaigne, « l'imaginer inimaginable » (*Essais, II, 12*) – ce qui veut dire s'efforcer de déposer toute identification, toute fixation, même de langage, à son sujet. « Ne charge pas ton coeur d'une idée Le concernant, tu risques de l'assimiler à ce qu'il n'est pas. » (Bistami, *Shatahât*, 203).

La tradition liée au refus de l'idolâtrie est celle du prophétisme. Les prophètes ne sont pas ceux qui annoncent l'avenir, ils sont ceux qui parlent « pour » (c'est le sens grec du mot). Moïse, Jésus, Mohammed (ces trois grands n'excluent pas les autres) parlent pour celui qui ne parle pas puisqu'il n'est pas une personne. Ils parlent pour Personne. Ils transmettent « la parole qui sort du brasier, sans aucune image » comme il est dit de Moïse (*Deutéronome, 4, 12*) ou bien ils reçoivent la mission de lire ou de répandre (« Lis ! » sourate 96). En tant que prophètes ils sont des hommes admirables, prodigieux même et qu'on peut dire saints mais ce sont des hommes, dont on connaît plus ou moins bien la vie. Les textes qui viennent d'eux sont confiés à notre compréhension, à notre réflexion. Ils viennent de loin dans notre histoire, ils ont été lus et relus, récités, commentés, interprétés et ils le sont toujours. La parole de Personne ne peut pas être une parole fixée puisqu'aucune parole ne l'est : le sens des mots se relance et se rejoue indéfiniment.

C'est pourquoi il est dit que « les signes de Dieu dans les coeurs sont évidents pour ceux à qui la Science a été donnée » (sourate 29, 49) car la Science en question est le savoir qui s'acquiert par la méditation de l'impossibilité de donner un seul sens dans nos langues à la parole qui n'est celle de personne. Cette parole nous dit avant tout de ne figer aucun sens d'aucune parole dans aucune langue. S'il y a beaucoup de langues et dans chacune beaucoup de possibilités de sens, c'est que le langage fait signe vers plus que lui : vers un infini de sens, vers une vérité qui excède toute signification et toute nomination.

Cet infini de sens – en même temps parfaitement évident et parfaitement obscur – est l'expérience propre de notre tradition juive, chrétienne, musulmane et philosophique. La philosophie forme la manière de réfléchir l'infini du sens à l'écart de toute possibilité de nommer quoi que ce soit comme nom suprême – pas même « Personne ».

La philosophie est mêlée à toute cette histoire du monde méditerranéen, grec, juif, arabe, romain, européen (on laisse ici de côté les parallèles et les différences avec l'hindouisme, le bouddhisme, le taoïsme, etc.). C'est dans la philosophie grecque que le nom « dieu » ne désigne plus seulement le genre des dieux, tous dotés de leurs noms propres, mais une catégorie sans nom – le divin – qui n'indique aucune sorte de personne ou

d'existence mais le fait que le sens est infini ou que la vérité excède toute vérification. La philosophie se tient à l'écart de toute possibilité de fixer un sens immuable des mots.

C'est-à-dire aussi à l'écart de la possibilité de dire « bénis sois-tu » à quelque « un » et d'adorer ou d'aimer même le souffle d'un nom.

Pour autant, chacun peut avoir de très bonnes raisons de nommer Personne. Aucune critique ne peut s'y opposer. L'exigence que le monothéisme et la philosophie font valoir ensemble est seulement celle-ci : que ce nom ne devienne pas une idole. Qu'il ne devienne pas la représentation d'un « être » ou d'une « personne ». Que ceux qui le prononcent avec foi sachent qu'il nomme, ou dé-nomme, au-delà de tout nom.

Qu'ils sachent donc aussi que celui-là – Dieu, Personne – ne donne pas une loi déterminée, ni un régime social, ni politique, ni économique déterminé (même s'il donne, par tel ou tel Prophète, tels et tels préceptes pour son adoration). Car si tout est donné, fixé, inamovible, alors l'infini divin est nié.

Dieu/Personne devient un fétiche, c'est-à-dire un faux dieu, ou une idole. Ce faux dieu peut servir d'instrument à toutes sortes de désirs de puissance et de domination.

Comme toute figure et tout nom de « dieu » peut être employé à cet usage, il est légitime – il est même souhaitable – de critiquer tout emploi de ce genre. On ne blesse en rien la foi de ceux qui se confient à l'au-delà des noms et des figures. On honore au contraire une foi qui ne se laisse pas utiliser par des intérêts de puissance et de domination. La foi chrétienne a été assez salie par les conquérants colonisateurs : que cela n'arrive plus.

Le vrai Dieu ou la vérité de « dieu » nous attend ailleurs que dans le fétichisme, c'est-à-dire la superstition des noms, des figures, des représentations aussi diverses que l'argent, les armes, la virilité, la pureté, le salut, etc. Ailleurs, vraiment ailleurs, à l'infini – ce qui n'est pas dans un autre monde mais qui s'ouvre ici et maintenant, chaque fois dans ce monde où nous existons.

L'« infini » n'est rien d'énorme ou d'inatteignable. C'est simplement ceci : ne s'arrêter à rien de déterminé, fixé, identifié, nommé d'un nom supposé propre.